E-rea
Revue électronique d'études sur le monde anglophone

14.2 | 2017
1. Pastoral Sounds / 2. Histories of Space, Spaces of History

Jean-Jacques Lecercle ou le philosophe insistant : de l'héritier à l'enseignant-chercheur heureux

Sophie VALLAS et Jean VIVIÈS

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/erea/5876
DOI : 10.4000/erea.5876
ISBN : ISSN 1638-1718
ISSN : 1638-1718

Éditeur
Laboratoire d'Études et de Recherche sur le Monde Anglophone

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)

Référence électronique
Sophie VALLAS et Jean VIVIÈS, « Jean-Jacques Lecercle ou le philosophe insistant : de l'héritier à l'enseignant-chercheur heureux », *E-rea* [En ligne], 14.2 | 2017, mis en ligne le 07 juin 2017, consulté le 19 janvier 2018. URL : http://journals.openedition.org/erea/5876 ; DOI : 10.4000/erea.5876

Ce document a été généré automatiquement le 19 janvier 2018.

E-rea est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jean-Jacques Lecercle ou le philosophe insistant : de l'héritier à l'enseignant-chercheur heureux

Sophie VALLAS et Jean VIVIÈS

Jean-Jacques Lecercle, 2017



© Sophie Vallas

1 Cet entretien a eu lieu en mars 2017, au domicile de Jean-Jacques Lecercle, et a commencé avec un thé accueillant qu'il a savouré dans un *mug* reproduisant la couverture d'*Alice in Wonderland*. Et puis la conversation s'est engagée, les phrases se sont enchaînées, enjouées, limpides, et il n'y eut guère de *nonsense*.

MILESTONES

1946 : Naissance
1965 : Admis à l'ENS de la rue d'Ulm
1981 : Doctorat d'État : *Le Nonsense, genre, histoire, mythe* (direction A. Culioli)
1983 : Professeur à Paris-X
1985 : *Philosophy Through the Looking Glass* (Hutchinson)
1988: *Frankenstein, mythe et philosophie* (PUF)
1991 : *The Violence of Language* (Routledge)
1994: *Philosophy of Nonsense* (Routledge)
1994-2000 : Corédacteur en chef de *EJES*
1995: *Le dictionnaire et le cri: Carroll, Lear et le nonsense* (PUN)
1998 : *Alice* (Autrement)
1999 : *Interpretation as Pragmatics* (Macmillan)
1999-2002 : Professorial Research Fellow, Cardiff University
2002 : *L'emprise des signes. Débat sur l'expérience littéraire*, avec R. Shusterman (Seuil)
2002 : *Deleuze and Language* (Palgrave)
2003-2007: Président du CNU, 11è section
2004 : *The Force of Language*, avec D. Riley (Palgrave)
2004: *Une philosophie marxiste du langage* (PUF)
2010 : *Badiou and Deleuze Read Literature* (EUP)

Enfance et jeunesse d'un héritier

2 SV : Dans quel milieu avez-vous grandi (familial, social...), et quelle était la place de la littérature, peut-être même de l'anglais dans ce milieu ?

3 JJL : Je suis un héritier, au sens sociologique du terme. Mes parents étaient tous deux agrégés de lettres classiques. Ils enseignaient dans de grands lycées parisiens, l'une à Fénelon, l'autre à Louis-le-Grand. Et plus tard mon père est entré à l'université, après avoir soutenu une thèse sur Rousseau et l'art du roman. Et il était ancien élève de l'ENS. Une fée s'est penchée sur mon berceau et a dit : « Tu seras normalien mon enfant ». J'ai donc fait mes études d'abord à Henri-IV, jusqu'à la troisième, puis à Louis-le-Grand, jusqu'à la khâgne. J'ai eu beaucoup d'excellents professeurs, et quelques-uns détestables. Celui qui m'a marqué le plus a été Jean-Louis Bory (qui avait eu le prix Goncourt à la libération) : il enseignait le français-latin-grec aux élèves de troisième, à Henri-IV. C'est lui qui m'a fait comprendre que l'œuvre de Jules Verne n'était pas le sommet de la littérature mondiale, et que le cinéma était un art.

Jean-Louis Bory dans les années 70



©Menerbes (Travail personnel) [GFDL (http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) ou CC BY-SA 3.0 (http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0)], via Wikimedia Commons

4 Je me souviens encore de la première séance de son cours : il nous a dicté pendant une heure la liste des cent chefs-d'œuvre de la littérature mondiale, d'Homère à Proust, qu'il fallait que nous lisions au plus vite. Quant à Louis-le-Grand, les deux khâgnes fournissaient la moitié des reçus à la rue d'Ulm, et j'ai dûment fait partie des heureux élus. Bref, mon seul mérite (mais sans doute n'est-ce pas rien) a été de faire fructifier le capital culturel dont j'ai hérité.

5 De la littérature, il y avait dans ma famille – ma mère était une grande lectrice de fiction, et il y avait une bibliothèque à la maison. Je me suis mis très tôt à lire avec voracité, imitant en cela mes parents, et je lisais tout, de la bande dessinée à la Bibliothèque verte et aux classiques. Et il y avait des langues vivantes : ma mère corse parlait l'italien, et mon père communiste avait appris le russe (et il y avait aussi les langues mortes, le latin et le grec, qu'ils enseignaient). Mais il n'y avait pas d'anglais. La première fois que j'en ai entendu, c'est en entrant en sixième, lors du premier cours d'anglais. Le professeur, fin pédagogue puisque je m'en souviens encore, nous a parlé anglais pendant dix minutes, sachant bien que nous n'y comprenions goutte, et je suis resté fasciné par ces sons incompréhensibles, et je suppose que cela a suscité en moi un fort désir de me les approprier. J'ai donc appris l'anglais au lycée, selon des méthodes traditionnelles et néanmoins fort efficaces (en seconde on lisait déjà des extraits de *Macbeth* et la quasi-totalité de *She Stoops to Conquer*). Quand j'ai mis les pieds en Angleterre pour la première fois, à l'âge de dix-sept ans, comme hôte dans une famille à Crowborough, dans le Sussex, je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'ils me disaient (cela s'est vite amélioré) mais je pouvais lire des romans. En tant qu'angliciste, je suis donc le produit d'un système éducatif qui fonctionnait bien (du moins pour l'héritier que j'étais).

6 JV : L'un de tes livres comporte cette dédicace : « À la mémoire de mon père, communiste militant »...

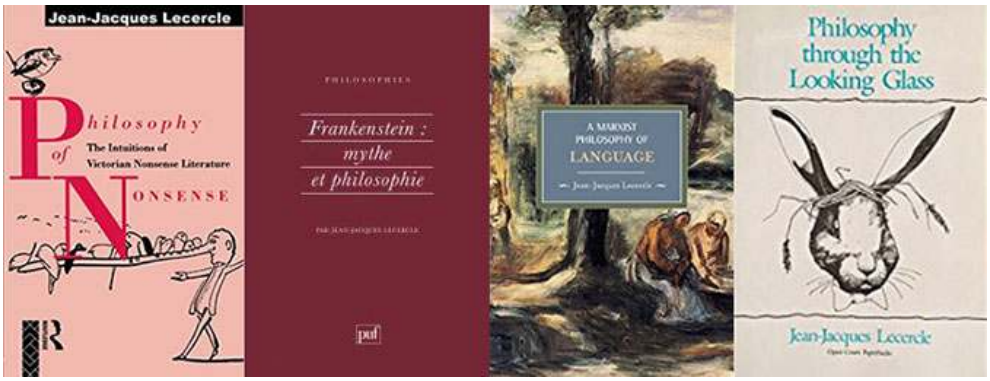
7 JJL : Oui, j'ai eu aussi une enfance communiste. Mon père était un communiste militant, qui avait adhéré au Parti en 1936, et en est resté membre jusqu'à sa mort (et moi, qui ai démissionné de ce parti en 1979, après onze ans de militantisme, je respecte profondément cette fidélité). Il avait été résistant, ses amis et camarades aussi, et je suis l'héritier d'une génération de héros. Ce que mes parents m'ont légué dans ce domaine, c'est le refus viscéral de tout racisme, de toute xénophobie et de tout nationalisme (par les temps qui courent, ce n'est pas rien), et la décision, éthique autant que politique, d'être toujours du côté des opprimés – en regardant les westerns de mon enfance, je sympathisais toujours avec les Indiens, parce que je savais qu'en fin de compte ils allaient être massacrés. Je suis fier de cet héritage.

8 SV : Quelles ont été vos matières préférées dans vos études secondaires ? Comment ont-elles présidé au choix de faire des classes préparatoires, et de privilégier l'anglais ?

9 JJL : J'ai été un élève modèle, génial en rien, mais bon en tout. Cela m'a aidé pour le concours de l'ENS, qui était très généraliste. Deleuze lui, était génial en philosophie, et se moquait des autres matières : il a été collé. Mais j'ai dû attendre l'année du baccalauréat pour découvrir la matière qui véritablement m'a passionné : la philosophie. Il y a là-dedans sans doute un effet de mon enfance communiste : dans la mythologie du PC, les deux figures typiques étaient l'ajusteur de chez Renault et le prof de philo. Et de fait, je ne connais pas d'autre parti politique qui ait diffusé, à des milliers d'exemplaires, à destination de ses militants une introduction à la philosophie – c'est dans ce genre de texte que j'ai découvert la discipline, et j'ai lu Marx avant Platon.

10 Pourtant, quand je suis entré à l'ENS et que j'ai dû me spécialiser, j'ai opté pour l'anglais. Il y a eu trois raisons à cela, deux mauvaises et une excellente. La première (mauvaise) raison était le désir d'être indépendant, de me séparer de ma famille, de vivre ma vie. À l'ENS, les anglicistes étaient envoyés à l'étranger, comme lecteurs, et de fait sur mes cinq années d'école, j'en ai passé trois en Grande-Bretagne, à Glasgow et à Cambridge. Le seconde (encore plus mauvaise) était que ce que j'aurais vraiment voulu, c'est être philosophe, mais je ne m'en sentais pas capable – j'étais entouré de géants de la philosophie, et j'étais un nain. Naturellement, j'ai passé le reste de ma vie à tenter d'inverser cette décision, et à devenir philosophe : le titre de mes livres contient souvent le mot « philosophie », ce qui doit être pris comme un symptôme.

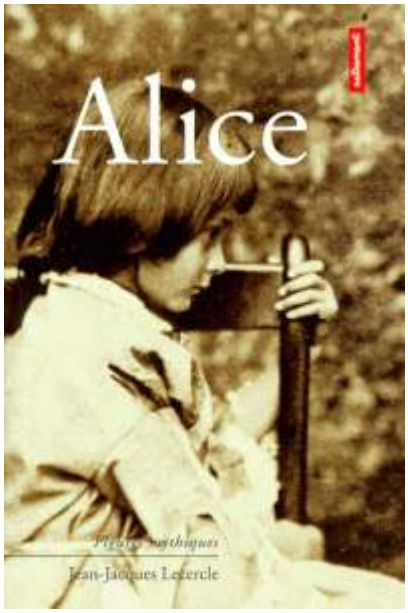
Jean-Jacques Lecercle, *Philosophy of Nonsense*, Routledge, 1994.
Jean-Jacques Lecercle, *Frankenstein : mythe et philosophie*, PUF, 1988.
Jean-Jacques Lecercle, *A Marxist Philosophy of Language* (traduit du français, 2004, première publication en anglais Brill 2006), Historical Materialism, 2009.
Jean-Jacques Lecercle, *Philosophy Through the Looking Glass*, édition américaine, Open Court, 1985.



© Routledge / © Presses Universitaires de France / © Historical Materialism Books / © Open Court

11 Enfin, il y avait une troisième raison, celle-là excellente : à l'âge de seize ans, je suis tombé amoureux d'*Alice au Pays des Merveilles*, et je suis devenu angliciste pour lui consacrer ma vie professionnelle.

Jean-Jacques Lecercle (ed.), *Alice*, Autrement, 1998.



© Autrement

12 J'ai eu la chance que la thèse traditionnelle, « Carroll, l'homme et l'œuvre », venait d'être (fort bien) faite par Jean Gattégno, et j'ai donc été forcé de travailler sur le genre. De toute façon, ce format traditionnel, « X l'homme et l'œuvre », était déjà dépassé. Bref, je suis devenu angliciste, et il va sans dire que je n'ai jamais regretté ce choix : l'anglistique est un champ du savoir noble, et je suis fier d'avoir contribué à le labourer.

Pluridisciplinarité et indisciplinarité autour du texte

13 JV : Dans le contexte français, l'ENS est une institution qui affiche sa multidisciplinarité, et la recherche, d'emblée, y dépasse des frontières étroites ; de plus, tu as fait tes études en pleine révolution de la « French Theory », qui elle aussi poussait à réfléchir non pas dans *une* discipline, mais en empruntant largement à plusieurs. Est-ce que ce double contexte a beaucoup joué dans ta formation, et dans le fait que tu ne te revendiques pas comme appartenant à une discipline en particulier – ce qui est, d'ailleurs, ta *singularité*, dans le paysage de l'anglistique ? Et que tu travailles souvent sur des penseurs qui, eux aussi, traversent allègrement les frontières (Deleuze par exemple) ?

14 JJL : L'ENS était (elle est toujours) un lieu de pluridisciplinarité. Le concours d'entrée était généraliste, l'école fonctionnait comme un *college* anglais : on y côtoyait des spécialistes de toutes les disciplines. Ce que Sandrine Sorlin appelle mon indisciplinarité (façon polie de dire que je suis un touche à tout) trouve là son origine. Mais il y a plus. L'ENS Ulm était dans ces années-là (j'y ai été élève de 1965 à 1970) un lieu d'un extraordinaire brillant intellectuel, une sorte de concentré de ce que depuis, on a appelé *French Theory* : Althusser en était le secrétaire, Derrida était responsable de la section de philosophie, Lacan y

tenait séminaire, Foucault venait de quitter le jury d'admission, et le premier cercle des althussériens (Balibar, Macherey, Rancière) avait à peine quitté l'École. À peine arrivé, et venant à peine d'adhérer au cercle local de l'Union des Étudiants Communistes, la première tâche politique qui m'a été confiée a été de remplir un long questionnaire sociologique pour Bourdieu et Passeron – cela a donné *Les héritiers*. Et au-delà de l'ENS, ces années-là furent des années de ferment intellectuel : nous avons découvert les formalistes russes, les premiers écrits de Kristeva et de Deleuze, mais aussi la linguistique (pour ce qui me concerne, par l'intermédiaire d'Antoine Culioli, qui m'a fait passer l'épreuve d'anglais à l'oral du concours et qui, plus tard, a dirigé ma thèse). Bref, je ne peux m'empêcher de pasticher Wordsworth (qui parlait de la Révolution française) : « *Glory was it in that dawn to be alive, but to be a student was very heaven* ». Ici aussi je suis un héritier : de cette conjoncture intellectuelle. Et j'ai donc toujours pensé que pour être un bon angliciste, il fallait être aussi plus qu'un angliciste, qu'il fallait lire large, intervenir dans d'autres champs que son étroite spécialité, ne pas avoir peur des signes « Keep off the grass ! » plantés par les spécialistes des autres disciplines. Je ne suis pas sûr que cela soit ma « singularité » parmi les anglicistes, mais en tout cas cela définit ma pratique. Et comme vous le suggérez, les penseurs que j'ai admirés et qui m'ont aidé à penser ne respectaient guère ces barrières : c'est une caractéristique des philosophes dits « continentaux », par opposition aux « analytiques » anglo-saxons, qui ont une conception restrictive et technique de leur discipline, et ils intervenaient dans toutes sortes de champs, et en particulier dans le champ littéraire.

15 JV : Dans cette recherche qui intègre de multiples disciplines, il y a une constante : l'attention portée aux textes, quels qu'ils soient, et on semble reconnaître là un autre trait très français – l'explication de texte, le *close reading* qui est un exercice fondateur de la formation, en France...

16 JJL : J'ai toujours soutenu que l'une des gloires du système universitaire français était la pratique de l'explication de texte. C'est une tradition que le monde anglophone possédait aussi, sous le nom de *close reading*, et qu'ils ont abandonnée, en particulier en se convertissant à la théorie. Lorsque j'enseignais à Cardiff, mes auditeurs étaient intéressés, jusqu'à la passion, par ce que je pouvais leur dire de Deleuze, Derrida et *tutti quanti*, mais je savais que je les perdais dès que je me mettais à commenter la matérialité du texte. Pour moi, qui ne suis notoirement pas hostile à la théorie, notre tâche d'anglicistes est d'expliquer des textes (entendus au sens large, ce qui inclut textes vocaux, visuels, etc.), y compris jusqu'au point et virgule, c'est-à-dire y compris jusqu'au plus intime détail, et le texte ne doit jamais devenir un prétexte. La théorie est là pour informer cette lecture (pas de pratique sans théorie) – c'est un outil, indispensable mais second. Lorsque j'ai fondé, avec André Topia, un atelier annuel au congrès de la SAES, sous le titre « Lire un texte », les consignes données étaient de présenter un texte (distribué aux auditeurs) et d'en donner une explication à l'aide d'une théorie explicite (qui prétend se passer de théorie adopte sans le savoir celle sur sens commun, qui a toutes les chances d'être simpliste et/ou dépassée). Bref, le texte, tout le texte. Non pas : rien que le texte, mais : le texte d'abord. Et c'est bien pourquoi la traduction est si importante dans l'anglicisme : traduire, c'est expliquer le texte que l'on traduit.

17 SV : Nanterre a très vite été un point d'ancrage dans votre vie : vous y avez fait toute votre carrière. Quel sens donnez-vous rétrospectivement à ce lieu et à votre implication si longue dans un département, un laboratoire ?

18 JJL : En dehors des trois ans que, sur le tard, j'ai passés à Cardiff, j'ai fait toute ma carrière à Nanterre. Il m'est arrivé de penser que le pré d'à côté était plus vert, mais ça ne s'est pas fait, le plus souvent parce que j'ai refusé de sauter le pas. Et je n'ai jamais regretté cet attachement (de mollusque agrippé à son rocher), et pas seulement parce que je suis casanier. C'est que Nanterre était un lieu où soufflait l'esprit. J'y ai rencontré et côtoyé des intellectuels de haut niveau. Je ne pense pas seulement au département d'anglais, je pense aussi à la cellule du PCF dans laquelle j'ai milité pendant neuf ans : linguistes talentueux, philosophes qui ont aujourd'hui une réputation mondiale (comme Jacques Bidet) et jusqu'à un futur vice-président du MEDEF. Et l'UFR d'anglais, qui a été comme ma famille, était à la fois vaste et tolérante, ce qui m'a donné un espace de liberté et m'a permis de tracer ma voie indisciplinaire : j'ai été élu pour faire de la linguistique, mais j'ai pu y enseigner aussi la littérature, à tous les niveaux. Et comme mon œuvre de chercheur a été élaborée au contact avec les étudiants, dans les cours et séminaires (je suis avant tout un enseignant, de troisième génération), je dois à l'UFR d'anglais de Nanterre de m'avoir permis de l'écrire. Et j'ai une pensée particulière pour le séminaire *Tropismes*, que j'ai longtemps dirigé avec André Topia.

La littérature et le manque

19 JV : La littérature est au cœur de ton travail, toujours, non pas comme un réservoir inépuisable d'exemples pour une recherche en linguistique, mais qu'elle nous apprend quelque chose sur le langage que la linguistique, dans tes propres termes, « manque » – le « reste » du langage, que la littérature, elle, peut dire. Cela semble être pour toi un axiome qui traverse toute ta réflexion, une sorte de croyance à la fois simple et inébranlable, qui, là encore, marque ta singularité et t'éloigne peut-être quelque peu des autres linguistes dans notre champ disciplinaire, non ?

20 JJL : Comme je l'ai dit, je suis devenu angliciste pour travailler sur *Alice*, c'est à dire sur la littérature. Mais je me suis rendu compte que le langage critique dont les littéraires disposaient à l'époque (la situation a bien changé depuis) était en voie d'épuisement : psychologie et psychanalyse simplettes, subjectivisme fondé sur des jugements de goût, marxisme réducteur ou « sans rivage » (c'est en partie le titre d'un livre de Garaudy). Et j'ai trouvé dans la linguistique un langage qui était à la fois explicite et communicable – j'ai donc inscrit une thèse de littérature, sur le *nonsense* victorien, avec un linguiste majeur, Antoine Culioli. Et je me suis aussi rendu compte qu'appliquer superficiellement quelques concepts linguistiques aux textes littéraires ne suffisait pas, qu'il fallait entrer dans la linguistique et la prendre au sérieux. Je suis donc devenu linguiste, et j'ai enseigné la discipline pendant plus de trente ans, à tous les niveaux, jusqu'à l'agrégation et au DEA.

21 Mais au fil des ans, quelques problèmes sont apparus. Ce qui ne faisait pas de doute vers 1968, le caractère scientifique de la linguistique (la seule des sciences humaines qui pouvait se targuer d'être aussi rigoureuse que les sciences dures) ne m'est plus apparu aussi clairement. Il suffit d'une expérience de pensée simple : deux étudiants qui préparent une licence de physique l'un à Valparaiso et l'autre à Vladivostok reçoivent en gros le même enseignement, car il y a consensus sur les fondements de la science. Mais deux étudiants qui entrent dans la linguistique l'un à Cardiff et l'autre à Nanterre reçoivent des enseignements qui n'ont que peu de points communs. Il n'y a pas de consensus en linguistique sur les fondamentaux, la discipline est déchirée entre écoles aux théories incompatibles, au point qu'on préfère aujourd'hui parler de « sciences du

langage » au pluriel. J'ai fini par me persuader que cela venait non tant des analyses de détail (la connaissance grammaticale de la langue anglaise a énormément progressé depuis le temps où j'étais étudiant : la linguistique est indispensable) mais de la philosophie, trop souvent implicite, qui les sous-tendait. La grandeur de Chomsky est qu'il a toujours voulu expliciter sa philosophie du langage. Elle n'a qu'un défaut : elle est fausse. Je suis donc devenu philosophe du langage plutôt que linguiste au sens strict, et mon objet n'est plus tant la langue au sens de Saussure que le nœud langue-culture, ce que certains linguistes anglo-saxons (car ma position n'est pas si originale que cela) appellent *linguaculture*. Donc linguiste marginal sans doute, mais linguiste (si je devais accepter une étiquette, c'est des énonciativistes que je me sens le plus proche). Et cette position implique naturellement un engagement dans la littérature, en tant que les textes littéraires sont l'inscription privilégiée de la langue-culture, mais aussi des moments où le système fait défaut, par exploitation stylistique – le moment où apparaît ce que j'ai appelé le « reste ». Et vous comprenez pourquoi celle des « sciences du langage » qui m'intéresse le plus depuis quelques années est la stylistique.

22 SV : La littérature, pour vous, est très vaste, et vous travaillez sur des genres très différents, parfois encore considérés comme quelque peu paralittéraires, même si on a progressé de ce point de vue-là : le fantastique, le roman policier ou le roman noir (vous avez dit préférer le roman policier anglais, plutôt que le roman noir américain) trouvent tout autant leur place dans vos travaux que la littérature du nonsense qui a été l'objet de vos premières réflexions, le roman réaliste à la Dickens ou le roman social à la Hardy. Que vous ont apporté ces genres si variés, et parfois si codifiés (par exemple le roman à énigme anglais) ?

23 JJL : J'ai toujours beaucoup lu des romans policiers. Dans notre maison, en Cornouailles, il y a un mur entier de romans policiers. Mais c'est un genre sur lequel j'ai peu écrit ; j'ai écrit un article dans *Etudes anglaises*. Mon goût me porte effectivement vers le roman policier de type anglais, ce qu'on appelle l'âge d'or, à la fois parce que j'ai commencé en lisant Agatha Christie, comme tout le monde à l'époque, mais aussi parce que j'ai trouvé, parmi ces écrivains policiers de l'Âge d'or, des gens qui écrivaient : il y a plusieurs auteurs qui parfois même sur-écrivent. Il y a le cas célèbre de Michael Innes, par exemple, avec son commissaire Appleby, qui était en fait un collègue qui a terminé sa carrière à l'Université d'Oxford, et qui s'appelait J. I. M. Stewart. Il est l'auteur, sous son nom véritable d'une pentalogie de romans oxoniens, et il était spécialiste de Henry James. Dans son style, il écrit des romans policiers que James aurait pu écrire s'il s'était intéressé au genre, qui sont fascinants. Je pense aussi à Edmund Crispin, dont j'ai appris récemment que c'était le pseudonyme de Bruce Montgomery, compositeur de musique et dont le chef-d'œuvre était la musique pour la série *Carry on*, ces farces anglaises ignobles des années 50 ! Ses romans policiers sont merveilleux, et ça n'a rien à voir avec l'intrigue, qui est banale, mais avec l'écriture. Il y a donc du roman policier *écrit*. Depuis que je regarde la télévision, je me suis intéressé aux séries policières qui sont légion en Angleterre – il est difficile d'allumer sa télévision en Angleterre sans tomber sur un inspecteur !

24 SV : Et le roman noir américain ?

25 JJL : J'ai beaucoup d'affection pour Dashiell Hammett et Raymond Chandler, que j'ai enseignés tous deux. J'ai, vis-à-vis de la littérature américaine que j'ai beaucoup lue, un recul qui est dû au fait que je sais que je ne connais pas suffisamment le contexte historique et social. Quand je lis un roman anglais, je me sens chez moi immédiatement, j'ai dans la tête ce qu'il y a autour. Avec un roman américain, je suis beaucoup plus

incertain. J'ai été frappé, dans l'interview que vous avez faite de Marc Chénetier, de l'entendre dire à un moment qu'il ne traduirait pas de l'anglais, parce qu'il ne possède pas bien le contexte ni la musique, et moi, quand je lis, toujours avec beaucoup de plaisir, un roman américain, j'ai toujours la même impression. Dans la langue américaine, je ne connais pas exactement le contexte social, économique, historique, et pas non plus le contexte d'allusion, la valeur exacte de tel mot ou de telle expression dans son contexte d'utilisation. Tandis qu'en Angleterre, à force de pratiquer cette forme de la langue, et puis j'y vis maintenant la moitié de l'année, je suis entièrement à l'aise.

Trois rencontres avec Gilles Deleuze

26 SV : Peut-être peut-on en venir à une question sur Deleuze, qui est omniprésent dans votre bibliographie : vous y revenez très régulièrement, avec un nouvel article, une conférence, un livre bien sûr. Comme s'il y avait ce rythme régulier de retour à Deleuze. J'imagine qu'on vous sollicite, comme spécialiste de Deleuze, mais quand même, vous y retournez de toute évidence.

27 JJL : Oui, il y a des effets de commande, effectivement : une fois qu'on a publié un livre sur Deleuze, on est classé comme deleuzien, et on est effectivement sollicité. Mais en même temps, je réponds à ces demandes, alors que je pourrais tout à fait ne pas le faire. Avec Deleuze, ça a commencé en 1969, quand il a publié *Logique du sens*, et que de mon côté, je travaillais à ma thèse sur le *nonsense*. Je suis tombé sur ce livre de philosophie qui parlait des Stoïciens et de Lewis Carroll, qui prenait Carroll comme un auteur sérieux. J'ai donc lu *Logique du sens*, et je n'y ai rien compris, pour la raison que j'ai expliqué tout à l'heure – Deleuze est un auteur difficile, je n'avais aucune aide, aucun contexte. J'ai compris que c'était intéressant, j'étais fasciné par ce qu'il racontait mais sans bien comprendre. Il m'a fallu trente ans pour vraiment y parvenir. Je suis revenu sans arrêt sur le texte, et ça m'arrive encore, parce qu'il y a là une philosophie du langage qui est d'une extrême importance, sans parler de ce qu'il dit de Carroll. Le second moment a eu lieu quand je me suis intéressé aux textes de la folie et aux fous littéraires, et donc aux philosophes qui en parlaient, et comme vous le savez, Deleuze a préfacé le livre de Wolfson sur *Le Schizo et les langues*, alors je me suis intéressé à Deleuze et Guattari.

Gilles Deleuze et Félix Guattari

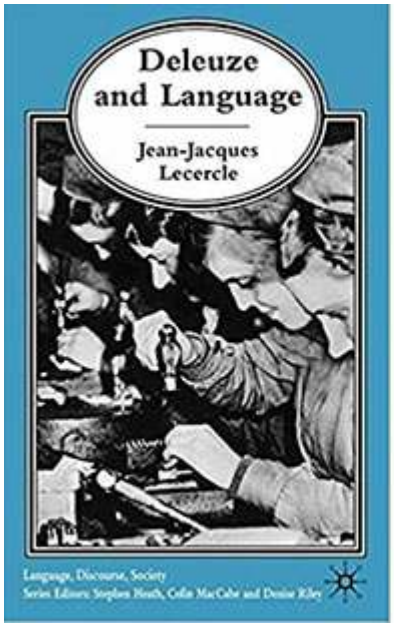


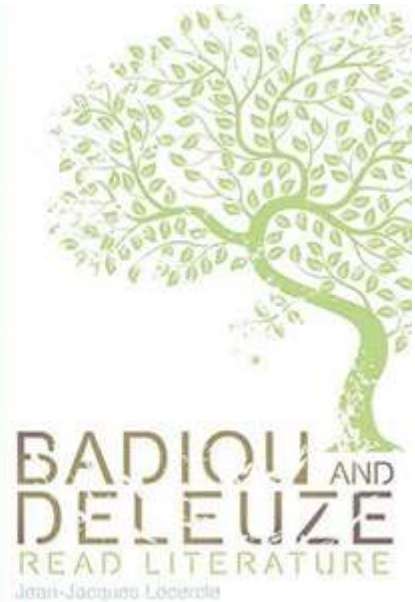
© CHARLES J. STIVALE (http://www.langlab.wayne.edu/cstivale/d-g/) [CC BY-SA 4.0 (http://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0)], via Wikimedia Commons

28 Là-dessus, j'ai rencontré dans un café parisien, un philosophe anglais, Alan Montefiore, qui de but en blanc m'a demandé d'écrire un livre. Je n'en avais jamais écrit, et encore moins en anglais, et il m'a commandé un livre sur Deleuze et Guattari. Je l'ai écrit dans la douleur, c'était mon premier livre, et c'était aussi le premier livre à parler de Deleuze en anglais—maintenant, il y en a plus de deux cents. Je me suis mis à travailler sur *L'anti-Œdipe*, et je crois que *Mille plateaux* était déjà paru, avec sa critique de la linguistique. J'ai travaillé sur un philosophe que je comprenais un peu mieux, mais pas complètement, et à la moitié de son œuvre, mais j'ai écrit ce livre qui a été plutôt bien reçu, et qui vient d'être réédité, trente ans après – il faut croire qu'il n'était pas si mauvais. Donc deuxième moment, Deleuze et Guattari, et surtout cette linguistique critique que Guattari a apportée à Deleuze. Ça a nourri ma critique de la linguistique puisque le « quatrième plateau » est une machine de guerre contre Chomsky et sa philosophie du langage. Le troisième moment, c'est les essais de *Critique et clinique*, et en particulier l'essai sur « Bartleby », sur « bégaya-t-il » et ce qu'on peut en tirer sous la forme d'une théorie du style : ils ont beaucoup nourri mon écriture. Comme vous le savez, Deleuze, lui, disait que chaque nouveau projet était un nouveau départ ; son œuvre n'est donc pas une œuvre cohérente, et qui se développe de façon cohérente de A jusqu'à Z – c'est une œuvre en pointillés, en quelque sorte. Par exemple, j'attribue une grande importance à *Logique du sens* mais Deleuze, lui, a manifestement oublié ce texte puisque le système de concepts qu'il y met en jeu a plus ou moins disparu par la suite. Parmi les gens qu'on dit deleuziens, beaucoup se focalisent sur *Différence et répétition*, qui est un livre dont je ne parle jamais parce que, là encore, trente ans après, j'ai l'impression de ne pas bien l'avoir compris.

Donc il y a chez moi trois Deleuze, trois rencontres avec son œuvre, qui ont nourri et continuent à nourrir mon écriture.

Jean-Jacques Lecercle, *Deleuze and Language*, Palgrave, 2002.
Jean-Jacques Lecercle, *Badiou and Deleuze Read Literature*, Edinburgh University Press, 2010.





© Palgrave / © Edinburgh University Press

29 JV : Justement, sur Deleuze... En te lisant, je me demandais s'il n'y avait pas chez toi quelque chose de deleuzien au sens de franchissement délibéré des frontières, des disciplines : littérature, philosophie – un grand tout où il n'y aurait pas lieu d'étiqueter le type d'écriture que l'on pratique. La deuxième chose qui me frappe, c'est le concept chez Deleuze comme non pas fondamentalement classant, mais créateur : le concept ne sert pas à répertorier de la pensée, à lui assigner une place dans un système, mais à la créer. Il me semble que c'est un peu comme ça que tu procèdes...

30 JJL : En fait, ce que Deleuze m'a permis de faire, c'est de sortir du dogmatisme. Quand j'ai commencé à le lire, j'étais marxiste ; je le suis toujours, naturellement, mais j'étais à l'époque un marxiste un peu étroit parce que j'avais appris le marxisme dans mon adolescence, dans les manuels produits par le Parti Communiste, où il était enseigné sous la forme d'un dogme, avec ses avantages (clarté, certitude) et ses inconvénients : c'était absolument oppressant et fermé. Ensuite, j'avais lu Althusser, qui a eu pour moi un rôle libérateur, mais son œuvre enferme également son lecteur dans le marxisme. Et j'ai découvert avec Deleuze un philosophe qui n'avait rien à voir avec le marxisme, même si, grâce à Guattari, ils ont entretenu avec lui quelques rapports. Il m'a forcé à me dire qu'il y avait une vie philosophique au-delà de ma chapelle, et au-delà de mon dogme, et je lui en suis très reconnaissant. Il est arrivé qu'on me demande comment je pouvais être à la fois marxiste et deleuzien, en me faisant remarquer que ces deux qualifications sont incompatibles. Et ma réponse me vient de ce que Deleuze m'a appris : « Je m'en fiche complètement ! ». Je suis effectivement *à la fois* marxiste et deleuzien, si ce mot a un sens, si le mot marxiste en a un d'ailleurs, ce qui n'est pas sûr, et je pratique, comme je l'ai fait en linguistique ensuite d'ailleurs, une forme d'éclectisme délibéré et revendiqué. Maintenant, sur ce que tu dis du concept chez Deleuze, à savoir qu'il a pour lui quelque

chose de créatif, la position de Deleuze c'est que la tâche de la philosophie, c'est de créer des concepts. Donc, Deleuze crée le concept de pli, et il lui permet d'abord d'exposer Leibniz, mais bien plus que cela, puisqu'il se vantait que ce texte lui avait valu des lettres de fans de surfeurs australiens et de Japonais qui pliaient du papier – ils avaient trouvé dans le pli deleuzien quelque chose qui correspondaient à leur pratique. Le concept le plus abstrait, tout à coup, parlait à un surfeur sur sa vague – Deleuze adorait ça ! C'est ce qui a continué à me faire travailler. J'ai écrit un livre sur Deleuze et le langage, sur les aspects de sa philosophie qui touchent au langage. Il y a une théorie du langage dans *Logique du sens*. Et dans son premier livre, sur Proust, la période d'avant Guattari, donc d'avant la découverte de la linguistique pour lui, il y a un concept de « signe », dans ce livre, qui n'a rien à voir avec le concept de signe saussurien. Ce qui continue à me fasciner, aussi, c'est le concept de style pris à travers les métaphores du bégaiement, du roulis, du tangage, et de ce que j'ai appelé les petites agrammaticalités, celles qui n'empêchent pas la compréhension mais qui arrêtent la lecture et marquent le sceau d'une écriture propre. Quelque chose qui n'est pas loin de ce que Laurent Jenny appelle le figural, c'est-à-dire quelque chose qui, dans le texte, retarde ou arrête la lecture, fait que l'on demande ce qui se passe, puis qu'on continue.

31 JV : Justement, dans « Bartleby » qu'on a évoqué plus tôt, est-ce que l'on ne force pas un peu le terme d'agrammaticalité ?

32 JJL : Deleuze lui-même l'utilise de façon délibérément exagérée : la phrase de Bartleby, « I'd rather not to », dit-il, est agrammaticale, ce qui est faux, un grammairien vous dira qu'elle est elliptique mais pas agrammaticale. Par agrammaticalité, Deleuze entend en fait que le style est un passage à la limite de la langue : il n'arrête pas de rappeler cette formule de Proust, « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère ». Écrire dans sa langue comme une langue étrangère, ça veut dire la pousser dans ses retranchements, la pousser jusqu'au bout. Il y a des moments où on passe effectivement dans de l'agrammatical. J'utilise souvent une phrase tirée d'un roman de Somerset Maugham, dans laquelle une logeuse cockney répond à un étudiant d'Oxford qui lui demande comment elle va, et elle dit : « I'm not so young as I used to was ». On comprend immédiatement la phrase, et qu'elle est agrammaticale puisqu'elle enfreint une loi fondamentale de l'anglais, qui ne tolère pas plus d'une forme avec des marques temporelles dans une même proposition ; le linguiste, lui, comprend que la langue est en train de changer, que « used to » n'est plus perçu comme une forme verbale mais comme une forme adverbiale, et que si on le remplace par un adverbe, par exemple « as I *formerly* was », la phrase est bien grammaticale. Mais naturellement ce qui intéresse Maugham, c'est le fait qu'il perçoit un changement dans la langue – et c'est bien l'une des tâches de la littérature que de percevoir ce genre de choses – et en même temps de se démarquer par rapport à l'anglais standard, pour marquer un dialecte cockney mais aussi un jeu sur les dialectes. La littérature, à travers cette petite agrammaticalité qui n'interdit en aucune façon la compréhension, met en jeu des diversités de dialectes, des changements linguistiques, et que la littérature, le style, c'est une conscience extrêmement aiguë du fonctionnement de la langue.

33 JV : Est-ce qu'il n'y a pas chez Deleuze une certaine jubilation de la violence de la critique elle-même, ce qu'il appelle « forcer le texte » ? Tu as écrit un texte qui s'appelle *La violence du langage…*

34 JJL : Oui. Il y a chez Deleuze parfois, rarement, une violence polémique. Pas naturellement dans ses ouvrages philosophiques, il disait détester les débats, les colloques, les

discussions, qui ne servaient à rien. Mais dans *L'Abécédaire* qu'il a enregistré avec Claire Parnet, et qui a été diffusé après sa mort, il se laisse aller à la méchanceté du vieil homme qui peut enfin dire certaines choses, qu'Umberto Eco est un escroc de la littérature, que la linguistique a fait beaucoup de mal, que Wittgenstein est un assassin de la philosophie, par exemple ! Mais oui, tu as raison, il y a dans son écriture une forme de jubilation proche d'une forme de verve d'écriture. Cela se voit très bien dans une technique philosophique qu'il adopte souvent sans l'avoir thématisée, et que j'ai moi-même souvent adoptée en imitation, la corrélation : il joue sur des dichotomies, sur des oppositions, mais en glissant de l'une à l'autre, de façon à ne jamais arrêter, et le texte rebondit d'une dichotomie à l'autre, d'une dichotomie sur l'autre, et on se laisse emporter, fasciné. Il y a un exemple, non deleuzien, de cela, dans le célèbre essai de Jakobson sur les deux types d'aphasie, où il commence à opposer deux types d'aphasie, puis il passe à deux types de figures de rhétorique, la métaphore et la métonymie, puis à deux formes de littérature, le romantisme et le réalisme, puis à deux formes d'art, et on le suit avec étonnement, en se demandant où on va, mais finalement cela fonctionne assez bien. Deleuze pratique volontiers ce sport ! Lire Deleuze, c'est un plaisir d'écriture. Il suffit de le comparer à Habermas, par exemple, philosophe germanique, avec tous les défauts de l'écriture germanique, des textes qui sont souvent d'un ennui mortel même s'ils sont philosophiquement essentiels, même s'il faut les lire. Avec Deleuze, on ne s'ennuie jamais. Évidemment, la différence principale entre les deux, et ceci explique peut-être cela, c'est qu'Habermas ne parle jamais de littérature et que Deleuze, lui, n'arrête pas !

35 SV : Vous avez dit tout à l'heure que la littérature américaine, que vous aimez beaucoup, vous est pourtant moins accessible parce que le contexte vous est moins familier ; Deleuze en parle beaucoup, et bien, et pourtant ne bougeait pas de chez lui...

36 JJL : Oui et non. C'est vrai, il n'aimait pas les voyages, mais il est allé une fois en Amérique, avec Guattari et Claire Parnet, ils sont allés à Columbia, invités par Sylvère Lotringer. Je crois que c'est à peu près le seul colloque à l'étranger auquel Deleuze se soit rendu. Il avait très peu de thésards aussi. Sa femme, Fanny Deleuze, était angliciste, et la raison pour laquelle il s'est intéressé à Lewis Carroll, c'est qu'elle venait de traduire *Sylvie et Bruno*. Il s'était intéressé à Carroll maritalement, pourrait-on dire ! Mais il y avait effectivement chez lui une fascination pour la littérature américaine, et c'est une question de génération, celle des gens juste sortis de la guerre et qui ont lu ces textes dans les traductions géniales de Coindreau et qui découvraient les grands espaces, et des écrivains que les Américains eux-mêmes ne lisaient pas beaucoup – je pense au *Petit arpent du bon dieu*, par exemple, les Français adoraient Caldwell alors que les Américains l'ignoraient, moi je l'ai lu à l'âge de seize ans en livre de poche ! Et ensuite, j'ai eu le plus grand mal à en trouver une édition de poche américaine, d'ailleurs. Deleuze appartenait à cette génération qui a découvert la littérature américaine comme une libération – il aimait Kerouac, Melville, la frontière, le nomadisme... Il y a chez lui une véritable fascination pour ce qui, dans la littérature américaine, répond à ses besoins philosophiques propres.

37 JV : Je me pose aussi la question, chez Deleuze, et je pense en particulier à son livre sur Kafka, de l'erreur ponctuelle par rapport à la validité générale de la thèse. J'ai lu l'article de Marie-Odile Thiroin sur la littérature mineure, et on a l'impression que la thèse centrale est quand même largement validée, y compris sur la question de la littérature mineure. Est-ce que la valeur d'une thèse générale peut, en fait, s'accommoder d'erreurs

de détails ? Ou l'erreur ponctuelle doit être mise en rapport avec la pertinence de l'approche ?

38 JJL : On est un peu dans la même situation qu'avec les étymologies grecques de Heidegger ; un helléniste te dira qu'elles sont toutes fausses ! Néanmoins, elles sont indispensables à la construction de sa position philosophique. L'article dont tu parles a démontré que la thèse de Deleuze et Guattari sur Kafka, dans *Kafka. Pour une littérature* mineure, est totalement fausse, que Kafka n'avait aucun rapport avec le Yiddish, que son allemand ne minorisait pas la langue – l'auteur de l'article a absolument raison là-dessus. On se trouve devant une thèse qui est complètement fausse et qui néanmoins a produit des effets entièrement positifs : l'idée qu'il y ait dans une langue un mélange de dialectes dont l'un est le dialecte majeur et les autres des dialectes mineurs qui minorisent le dialecte majeur est une idée extrêmement riche et qui, si on la rapporte à la langue anglaise, fonctionne parfaitement. Voilà donc des gens qui développent une thèse complètement fausse, laquelle a des résultats extrêmement importants et entièrement justes. Ma conception de ce qu'est l'anglais, au fond, inscrite dans la formule « l'anglais n'existe pas mais il insiste » est tirée du concept de minoration d'une langue chez Deleuze. Pourquoi est-ce que je dis que l'anglais n'existe pas ? Parce que l'anglais que nous enseignons, l'anglais standard, est un dialecte parlé par dix pour cent des anglophones de par le monde et qui en fait existe principalement dans les grammaires, dans les institutions chargées de le diffuser, par exemple le British Council et les universités, et ce qui existe réellement c'est un foisonnement de dialectes. Quand je passe la Manche, j'entends des anglais que j'ai souvent bien du mal à comprendre et qui n'ont phonétiquement rien à voir avec l'anglais standard, et grammaticalement pas grand-chose non plus—par exemple j'ai beaucoup de mal à comprendre l'anglais de mon neveu de quarante ans, et qui parle l'anglais de sa génération, une langue qui change à une vitesse folle. Donc l'anglais standard n'existe pas et il « insiste » dans la mesure où il est grammatisé par des grammaires, des institutions, etc... Ça, ça décrit en fait un anglais standard, majeur, qui est sans cesse minoré par des tas de dialectes en état de séparation virtuelle, avec des phénomènes centripètes puisque l'anglais standard est diffusé dans les écoles, les médias, etc, et des phénomènes centrifuges puisque l'on a des dialectes en état de séparation. Je me suis intéressé récemment à ce roman génial d'un auteur caribéen, Samuel Selvon, *The Lonely Londoners*, écrit en 1956. Il raconte l'arrivée à Londres de la première génération d'émigrés antillais dans une ville peu accueillante – c'est l'époque où on voyait sur les *bed and breakfast* « No dogs or blacks ». En même temps, il s'agissait de gens qui avaient la nationalité anglaise, qui avaient le droit de vote. Pour écrire ce roman avec une multitude de personnages, Selvon, qui était journaliste et qui parlait un anglais standard avait commencé à écrire dans cette langue ; et puis il l'a finalement écrit dans une langue qui mélange anglais standard, créole antillais et de *New English*, c'est-à-dire l'anglais des Caraïbes. Sa langue a une vigueur et une force tout à fait extraordinaires. On voit parfaitement comment la minoration de la langue standard produit de la grande littérature. Qu'est-ce que c'est qu'un style, en ce sens ? C'est une forme de minoration individuelle d'une langue standard. Retour à Proust, à l'idée d'écrire sa propre langue comme s'il s'agissait d'une langue étrangère. Edouard Glissant a sa propre version, il dit que l'écriture, c'est être comme un immigré dans sa propre langue – une expression parfaitement illustrée par le roman de Selvon.

39 JV : Donc il peut y avoir une créativité conceptuelle juste à partir d'exemples faux ?

40 JJL : Oui, bien sûr. On n'aurait pas de mal à trouver dans l'histoire de la pensée, des tas d'exemples de cela...

Regard sur la recherche en anglistique

41 JV : Sans changer le sujet – c'est en fait le même. Tu as été pendant des années président du CNU, une institution qui examine, valide les recherches des collègues. Si l'on garde en mémoire ce paradoxe entre la pertinence d'une vérité générale et une inexactitude locale, quelle vision du paysage scientifique de l'anglistique t'es-tu construite ? As-tu l'impression de beaucoup de créativité, ou au contraire beaucoup de répétitions, de recherche de conformité ? Quelle image t'es-tu faite de ces thèses et HDR que tu as vu passer, en matière de créativité ?

42 JJL : La recherche dans les études anglaises maintenant n'a aucun rapport avec ce qu'elle était quand j'ai commencé, du point de vue quantitatif. Quand j'ai commencé, chaque chercheur était dans sa thèse, qu'il terminait ou non, et il était seul. Quand je suis arrivé à Nanterre, il n'y avait aucun séminaire de recherche, aucun groupe de recherche... Il y a eu un développement tout à fait étonnant, et positif, des structures de recherche, au point d'ailleurs qu'on finit par se demander s'il n'y en a pas trop, des groupes de recherche, qu'on est triste de voir tous ces recueils de textes et d'articles qui servent à donner des lignes aux CV des collègues qui y participent, des recueils qui disparaissent aussi vite. J'ai moins même commis des dizaines d'articles dans ce genre de publications. Une recherche quantitativement, donc, très importante, et créativement aussi. Je m'en suis rendu compte moins en étant au CNU qu'en étant rédacteur en chef de *EJES*, la revue de ESSE, pendant sept ans. Je me suis rendu compte que les collègues français étaient très supérieurs à la moyenne des collègues européens, du point de vue de l'inventivité, de la culture, de la créativité... C'était très supérieur, je n'avais pas honte d'être français. Ma vision de l'anglistique française, c'est donc que de ce point de vue-là, elle se porte fort bien. Aujourd'hui, tous les jeunes maîtres de conférences ont fait une thèse, ont déjà produit de la recherche, et tout les encourage à continuer, c'est ce à quoi sert l'habilitation. On les encourage à produire. Bien sûr, tous les articles produits ne sont pas bons, j'ai lu beaucoup de mauvais articles quand j'étais président du CNU. Mais j'ai une vision très optimiste de notre discipline, malgré des difficultés, en particulier celle qu'on a toujours eue, et que de plus en plus de collègues réussissent à surmonter, qui est de savoir comment publier. Quand j'ai commencé à publier, il n'y avait aucun *channel* pour le faire. Les éditeurs français ne s'intéressaient pas à des textes sur la linguistique et la littérature anglaises. J'ai commencé à publier par un coup de chance, en rencontrant ce philosophe anglais que j'évoquais plus tôt, et qui m'a commandé un manuscrit dans un café du Quartier Latin. Aujourd'hui, je vois que de plus en plus de collègues écrivent en anglais et se font publier en Angleterre, plusieurs de mes habilités ont publié chez Palgrave, par exemple. C'est un développement très positif.

43 JV : Et ton rapport au livre est-il le même que ton rapport aux articles ?

44 JJL : Moi, je suis un homme du livre, et j'ai toujours pensé que faire de la recherche, c'était écrire des livres. Mon ambition, à mes débuts, c'était d'écrire au moins un livre publié par un éditeur respectable. Autrefois, on écrivait sa thèse, qui devait être publiée avant d'être soutenue, mais souvent elle l'était quasiment à compte d'auteur. Je me souviens de mon père qui avait décrété que jamais il ne payerait le moindre sou pour publier sa thèse, alors

il avait écrit une thèse courte publiée par Armand Colin, éditeur respectable ; Il était très fier d'avoir publié sa thèse chez un véritable éditeur avant de la soutenir. Pour moi, écrire des livres, c'est plus important qu'écrire des articles, simplement c'est aussi une vision française des choses : les Français ont tendance à tendre vers le grand œuvre, on écrit une somme, comme Badiou a écrit *L'être et l'événement*, par exemple, ou Foucault sa thèse sur la folie, ou Deleuze *Différence et répétition.* Les anglophones, eux, considèrent que le moment important de l'écriture, c'est l'article. On trouve souvent, sur des sujets, des recueils d'articles qui font autorité. Par exemple le philosophe mondialement connu, H.P Grice qui a construit toute sa réputation philosophique sur deux ou trois articles. Austin, aussi, a construit la sienne sur des articles ou des *lectures* : *Quand dire, c'est faire*, c'est une série de conférences. Le livre, c'est une spécialité française ou allemande, mais pas anglo-saxonne.

45 SV : Vous avez encadré de très nombreuses thèses et d'HDR. Aujourd'hui, que diriez-vous à un jeune qui envisage une thèse en littérature ou en linguistique ?

46 JJL : Je ne sais pas ce que je lui dirais parce que je ne suis plus dans le coup, mais je sais que beaucoup de collègues que j'ai formés en qui sont maintenant professeurs ont du mal à engager des jeunes chercheurs dans des thèses de littérature parce qu'il n'y a plus de postes, et dire à quelqu'un de travailler quatre ou cinq ans sur une thèse sans pouvoir lui garantir qu'il aura un poste, c'est bien difficile. Néanmoins, je continuerais à encourager les jeunes collègues à faire de la recherche. On ne peut pas aller jusqu'au bout d'une formation angliciste si on ne tâte pas autre chose que la préparation à l'agrégation, si on ne tâte pas la recherche. Vers la fin de ma carrière, j'avais adopté des tactiques pour aider mes thésards à se placer, et qui consistaient à « repeindre » des littéraires soit en linguistes, soit en traductologues—là où il y avait des possibilités. La situation aujourd'hui est moins favorable qu'elle l'était quand j'étais en fonction. J'ai dirigé un maximum de quinze thèses à la fois, et la génération d'avant, celle de Teyssandier ou Culioli, en dirigeait jusqu'à soixante. Mais ce temps-là est révolu, et aujourd'hui, la plupart des collègues en dirigent moins de dix à la fois. La recherche, de ce point de vue-là, se tarit faute de postes, et c'est bien triste. Je reste néanmoins foncièrement optimiste, et j'encouragerais les gens à continuer.

Écrire, enseigner : la voix d'un enseignant-chercheur

47 JV : On a remarqué un changement dans ta manière d'écrire dans ces dix ou quinze dernières années, peut-être sous l'influence de certains philosophes que tu lis beaucoup. Dans la présentation de ta réflexion sous la forme de thèses...

48 JJL : Oui, c'est quelque chose que j'ai hérité d'Althusser. Sa conception de la philosophie, à lui, ce n'est pas la production de concepts, c'est la production de thèses. La thèse a un grand avantage : elle me force à être explicite, et de façon aussi brève que possible, poser mes conclusions de façon brève et explicite – c'est une pratique de pédagogue. Mon plus grand plaisir a été d'enseigner à mes étudiants, et enseigner ça veut dire comprendre soi-même et exposer les choses suffisamment clairement pour que les autres les comprennent, y compris des choses apparemment difficiles. Je me sens capable, trente ans après mes premières hésitations, d'expliquer à un étudiant l'essentiel de *Logique du*

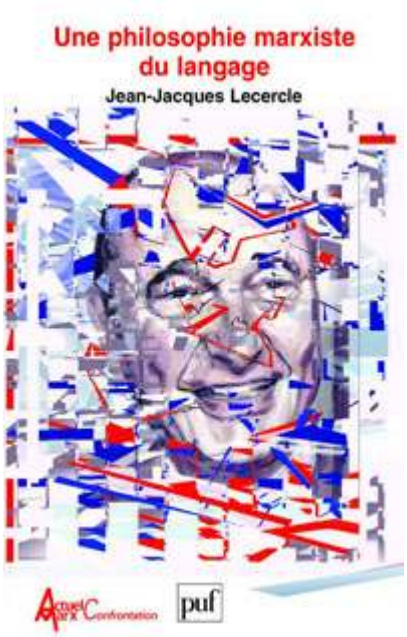
sens de Deleuze et de faire en sorte qu'il comprenne ce texte directement. Chose que j'aurais bien aimé trouver chez un enseignant quand j'ai commencé à lire ce texte ! Chez Althusser, il y avait aussi – et c'est lié à sa pratique de philosophe communiste – l'idée qu'on n'écrivait pas pour les collègues mais pour les « intellectuels organiques », donc les membres du parti, les militants... Sur ce point, je ne regrette pas ses leçons. Tu as raison, ça a dû apparaître dans mes propres textes.

49 JV : C'est le philosophe althussérien qui insiste dans une textuelle deleuzienne...

50 JJL : Tout à fait. Je pratique aussi la technique de la corrélation, ça m'est arrivé à plusieurs reprises, y compris dans la manière d'écrire ! J'ai commencé à écrire comme je pensais qu'on devait écrire dans une thèse, et j'ai donc écrit 780 pages de thèse en utilisant le « nous » non pas de majesté, mais hypertrophié. Et dans la dernière phrase de ma thèse, j'ai utilisé « je », et je me suis juré que plus jamais je n'utiliserais « nous » ! J'ai adopté un style d'écriture dans lequel je dis « je » et j'essaye, tout en étant sérieux dans ce que je dis, de ne pas me prendre au sérieux en tant qu'auteur. Ça se marque, par exemple, dans les incipits de mes articles. C'est comme ça que je me suis fait voler le plus bel incipit que j'avais imaginé, dans un article sur Frankenstein : « Le problème du monstre de Frankenstein, c'est qu'il est bon comme la lune », et j'étais très fier de cette provocation ! Mais je suis tombé sur une éditrice qui était responsable du volume, et qui m'a dit que je ne pouvais pas commencer comme ça, impossible – j'ai été obligé d'insérer une phrase idiote, d'allure universitaire, qui a saboté mon incipit. J'ai toujours regretté d'avoir accepté et de m'être résigné, j'ai eu tort ! C'est aussi une technique d'enseignant : je sais bien que je risque d'ennuyer profondément mes étudiants, alors je cherche comment attirer leur attention pour qu'ils m'écoutent...

51 SV : « Chirac est un ver », c'était la même chose ? [Rires]

Jean-Jacques Lecercle, *Une philosophie marxiste du langage*, PUF, 2004.



© Presses Universitaires de France

52 JJL : Alors « Chirac est un ver » c'était le titre initialement prévu pour le livre, mais les PUF n'ont pas osé. Et pourtant, ce n'était pas une insulte puisque je prenais la défense de

notre vénéré président, mais bon... L'avantage, c'est que le titre finalement retenu, *Une philosophie marxiste du langage*, ne trompe pas le lecteur...

53 JV : Parlons d'enseignement. Est-ce que pour toi, un chercheur non enseignant, ça fait sens ?

54 JJL : Je me suis toujours conçu comme un enseignant-chercheur : ma vocation, c'est l'enseignement, mais il n'y a pas d'enseignement s'il n'est pas branché sur de la recherche réelle, et j'ai mené ces deux carrières de façon totalement imbriquée. D'ailleurs, mes premiers livres sont entièrement tirés des enseignements que je donnais. Mon premier livre, principalement consacré à Deleuze et Guattari était déjà en partie fondé sur mon enseignement : *La littérature et la folie*, c'était le contenu de mon séminaire de maîtrise, le livre sur Frankenstein, c'était au départ des cours de troisième année sur le fantastique. Je me suis rendu compte, lorsque j'ai été chercheur à temps plein pendant trois ans à l'université de Cardiff, que l'enseignement me manquait, que la recherche, pour moi, est nourrie par le fait de la nécessité de faire comprendre ce que soi-même, on a eu du mal à comprendre. Le plaisir de l'enseignement, c'est de voir, à un moment, une lueur d'intelligence s'allumer dans les yeux des étudiants qu'on a en face de soi.

55 JV : L'idée du passeur...

56 JJL : Oui, l'idée du passeur. Et en même temps... Je suis à la retraite depuis maintenant plus de neuf ans, et je n'ai jamais regretté l'avoir prise. J'ai néanmoins du mal à concevoir que pendant trente ans, je me suis rendu à heure fixe dans un endroit où je me suis mis à parler pendant deux heures – je n'arrive pas à comprendre comment j'ai réussi à faire ça pendant si longtemps ! Mais il y a des choses qui me manquent, quand même : puisque je continue à lire, et que c'est même mon activité principale, je continue à le faire avec l'idée, *at the back of my mind*, que ce que je lis pourrait être utile à des étudiants. Pour moi, il y a une imbrication totale entre enseignement et recherche.

57 JV : Dans la conception de l'université qui se met en place aujourd'hui, avec les délégations, les IUF, etc, ne tend-on pas à suggérer aux chercheurs qu'il faut enseigner le moins possible pour être un bon chercheur... ?

58 JJL : Ça me semble totalement pernicieux, et ça ne se passe pas seulement chez nous. Quand j'ai été élu à Cardiff, c'était un système créé par Mme Thatcher qui faisait dépendre les ressources allouées à l'université de l'excellence de la recherche – rien à voir avec l'enseignement. Et donc, en fait, que faisaient-ils pour avoir ces ressources ? Ils faisaient comme les clubs de football, ils allaient à l'étranger et ils achetaient des curriculum vitae. Je venais de publier une monographie, j'avais promis d'en écrire une autre, et j'étais donc intéressant pour eux. Quand j'ai accepté, on m'a dit : « Attention, il faut que tu négocies, que le département nomme en même temps que toi un maître de conférences pour faire les cours que tu ne feras pas ; sinon, ces cours seront distribués entre les autres enseignants et on t'en voudra beaucoup ! » C'est donc ce que j'ai fait, en même temps que mon salaire et d'autres choses, comme un joueur de football peut négocier. C'est une situation complètement déformée : on se fiche de ce que les gens enseignent, ça n'a aucun sens.

59 JV : Donc la recherche vit de sa propre transmission...

60 JJL : Bien sûr. On n'est pas en médecine, on n'est pas en train de trouver la solution à une épidémie ou à une maladie grave. On est en train de permettre de produire des concepts qui ont une valeur critique, des concepts qui permettent aux gens qui les utilisent de comprendre le monde et les textes de façon critique. Mais ces concepts-là, on ne peut pas

les élaborer si on ne les met pas au travail devant des étudiants, si on n'observe pas comment ils fonctionnent en les exposant à des étudiants...

61 JV : La lecture elle-même de la recherche est donc sous-tendue par l'utilisation possible, la mise en service des résultats que l'on élabore...

62 JJL : Tout à fait. Tous les concepts que j'ai élaborés, tout ce que j'ai écrit s'accompagnaient de l'idée que ça va être utile pour un enseignement, utile à des étudiants. On écrit toujours en imaginant un public, et le public idéal pour lequel j'ai écrit, c'était toujours un public d'étudiants, c'est-à-dire des gens devant qui je me sentais capable de soutenir et d'expliquer ce que j'étais en train de fabriquer, de le soutenir de façon qu'ils comprennent et puissent s'en emparer pour développer une vision critique. Le plus grand bonheur que j'aie eu, de ce point de vue-là, c'est lorsqu'une collègue m'a rapporté qu'elle avait envoyé une étudiante à mon séminaire, et que cette étudiante lui avait dit « en l'écoutant, on se sent intelligent ». Moi, ce que je cherchais, c'est provoquer cette compréhension, cette intelligence – c'est le but de l'enseignement, et ça ne se produit que si l'enseignement qu'on produit est lui-même nourri de sa propre recherche.

63 JV : D'où peut-être, ta réticence envers Derrida, par exemple ?

64 JJL : Je ne sais pas, Derrida était peut-être un très bon enseignant. Althusser, par exemple, était un excellent enseignant. On a le témoignage intéressant de Clément Rosset, qui a été son élève à l'époque des grands disciples, de Macherey, Balibar etc, et qui a détesté ça, au point d'écrire une satire virulente sous la forme d'une pièce, dans laquelle il se moque d'Althusser sous le nom de Louise, et de ses disciples favoris. Une réaction très violente, donc. Et après la mort d'Althusser il a écrit un très beau texte pour expliquer à quel point il était un excellent enseignant et préparateur à l'agrégation, capable de faire progresser ses élèves. Derrida, je ne sais pas, mais peut-être était-il pareil...

65 JV : Mais dans son écriture, on ne sent pas ce que tu as décrit...

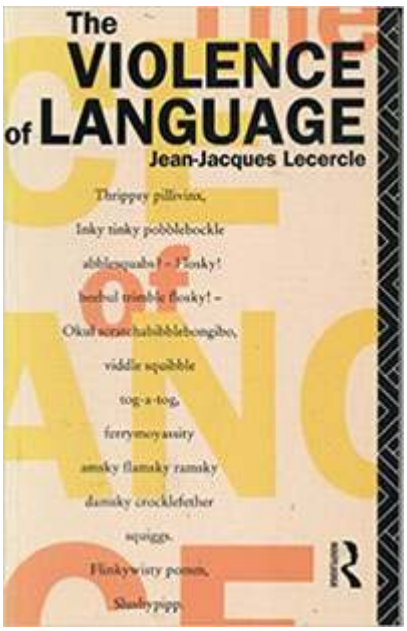
66 JJL : Oui. J'ai eu, un jour, une expérience un peu douloureuse avec Derrida, bien qu'indirecte. J'avais un copain, un philosophe australien, qui avait lu et traduit Derrida en anglais, et qui est venu au Collège International de Philosophie, invité par Lyotard. Je me suis rendu à cette conférence dans laquelle il parlait de Derrida. Un quart d'heure après le début de la séance, la porte s'est ouverte et Derrida est entré, dans l'amphithéâtre, et au lieu de s'asseoir discrètement au bord, il est descendu jusque devant l'estrade et il a remonté les marches. Naturellement, tout le monde s'est arrêté et suivait le plus grand philosophe du monde qui gravissait les marches. Plus tard, dans le courant de son exposé, mon copain a osé suggérer que sur un point de détail, il n'était pas complètement sûr que le grand homme avait absolument raison, puis est arrivé le moment des questions. Une main s'est alors levée, et Derrida lui est rentré dedans avec une férocité inouïe – les roquets se sont alors mis à japper. Et c'est là que Lyotard qui avait, lorsqu'il écrivait, une grande vigueur polémique – il pouvait être très méchant – s'est montré très juste ; il présidait, et en cinq minutes il a expliqué à tout le monde ce qu'était la courtoisie due à un collègue étranger venu faire une conférence, et ça a calmé le jeu. Mais j'ai trouvé que Derrida avait très mal réagi. Il ne supportait pas la moindre critique.

67 JV : Il y a un nom qu'on n'a pas encore prononcé, au sujet de la conception du langage, c'est celui de Lacan...

68 JJL : Mon rapport à la psychanalyse est compliqué. J'ai lu récemment un livre très intéressant d'un collègue anglais sur l'erreur, dans lequel je suis cité comme lacanien, ce qui m'a fait beaucoup sourire. Bien sûr, j'ai lu la psychanalyse, et j'ai lu Lacan, et il y a des

éléments de Lacan qu'il m'est arrivé d'utiliser, en particulier dans l'analyse que j'avais faite, au congrès de la SAES de Besançon, d'un sketch de Pinter interprété à la lumière de quelques concepts de Lacan sur le langage – il a écrit des choses passionnantes sur le sujet. Il y aussi, tout autour de la psychanalyse, une scolastique à laquelle j'ai du mal à adhérer, en particulier le second Lacan. La philosophie qui sous-tend une bonne partie de la psychanalyse m'est étrangère. Donc là aussi, j'emprunte à la psychanalyse, mais pas énormément. L'importance de la psychanalyse dans mes livres diminue avec le temps : dans *La violence du langage*, il y a encore des mots qui renvoient à mes lectures psychanalytiques de l'époque, mais ça va en décroissant, à l'inverse des références au marxisme qui, elles, ont augmenté.

Jean-Jacques Lecercle, *The Violence of Language*, Routledge, 1991.



© Routledge

69 SV : On trouve plusieurs interviews de vous en ligne, et il y en a quelques-unes dans des revues, et enfin le volume de vos conversations avec Sandrine Sorlin. Ce n'est pas si fréquent que ça. Il y a une question de notoriété, bien sûr, qui fait que les gens font appel à vous, mais on sent aussi un certain plaisir dans l'exercice…

70 JJL : C'est un plaisir narcissique. Finalement, l'interview permet de dire ce qu'on n'a pas l'occasion de dire dans nos textes. Là encore, je citerai l'exemple de Deleuze, qui ne parlait jamais de lui-même et qui, tout d'un coup, se met à parler de choses sérieuses, dans *L'Abécédaire*, mais de façon très différente, en se permettant des choses comme il ne l'avait jamais fait auparavant. L'interview permet cette parole plus libre. Elle permet aussi de revenir sur mes propres pratiques.

Sandrine Sorlin, *Convictions philosophiques et plaisirs linguistiques. Entretien avec Jean-Jacques Lecercle*, PUM, 2017.



© Presses Universitaires du Midi

71 J'ai pu dire à Sandrine, par exemple, que j'étais très fier d'avoir mis au sommaire d'un numéro de la *RFEA* un titre digne d'un titre du *Canard enchaîné* : c'était un article intitulé « Le son du canon », sur le canon. Ce sont des provocations de potache, mais qui me font plaisir ! C'est une façon d'être sérieux dans son travail, et en même temps d'essayer de ne pas trop se prendre au sérieux. J'ai toujours détesté la figure du professeur d'université qui détient la science. En même temps, c'est aussi un réflexe d'héritier dont je suis conscient, cette idée que l'université, au fond, est ma maison dans laquelle je suis à l'aise. J'ai rencontré beaucoup de collègues arrivés à l'université après un parcours plutôt difficile, et qui la représentent dans ce qu'elle a de plus austère – moi je n'ai pas cette attitude, parce que j'ai eu des facilités extrêmes.

72 JV : Bourdieu est passé par là – l'adhésion fascinée à un système est liée aux difficultés qu'on a eues à y entrer...

73 JJL : Mais oui. La pratique du canular, qui était endémique à la rue d'Ulm, est une pratique d'héritiers – on se moque de ce qu'on sait posséder, en quelque sorte, par un droit d'héritage. On se sent légitime.

74 SV : Avant *L'Abécédaire*, il y avait eu *Dialogues* avec Claire Parnet. Il avait manifestement trouvé une interlocutrice particulière, leur entente sonnait sur la page. Dans les enregistrements, il y avait la voix, si spécifique...

75 JJL : Ah oui, Deleuze était un grand prof, et un grand comédien. Un grand prof sait utiliser sa voix. C'était un immense séducteur. Il y a un film de Deleuze enseignant à Vincennes, à la grande époque, et il y a un public extraordinairement divers – des collègues, des hippies – devant Deleuze tenant un discours d'une complexité philosophique abyssale, sur des textes que personne ou presque n'avait lus ! Dans *L'Abécédaire*, on voit à quel point ce très grand cabotin est capable de séduire... C'est impressionnant, j'ai la plus grande

admiration pour Deleuze comme orateur, enseignant. Sur le tard, il m'est arrivé ce qui arrive à tout le monde, c'est-à-dire d'entendre ma propre voix. Je me suis trouvé une voix odieuse, une voix d'intervenant à France Culture.

76 SV : Non, non ! [Rires]

77 JJL : C'est l'impression qu'elle me fait, pourtant. C'est bien connu, on n'entend pas bien sa propre voix. Mais j'ai toujours pensé qu'il y avait une oralité importante dans l'enseignement, et que je devais séduire, il n'y a pas d'autre mot, mon auditoire. Ça se fait de façon quasi instinctive, et puis je pratiquais volontiers avec mes étudiants la chute de registre, je passais d'un registre noble à un registre populaire, l'idée étant que *the attention span* des étudiants est notoirement limité. Et encore, à mon époque ils n'avaient pas encore de téléphone sur lequel ils pouvaient pianoter. Il fallait susciter l'intérêt, ça devient un métier. Comment faire pour qu'ils m'écoutent pendant deux heures ? Il n'y a aucune chance pour que j'écoute moi-même quelqu'un parler pendant deux heures sans m'endormir, donc comment est-ce que je les empêche de piquer du nez ? On développe des techniques, ruptures de rythmes, lectures de textes, changement de sujets... Ça marchait bien, j'ai été un prof heureux.

78 SV : Une dernière question : avez-vous été tenté d'écrire de la fiction ?

79 JJL : La réponse est non, par manque de talent. Je suis un lecteur fasciné par la fiction, je lis de la fiction tous les jours, et depuis quelques années j'ai même tenu le rôle d'une sorte de conseiller littéraire pour Emmanuelle Guattari, la fille de Félix, qui a écrit plusieurs romans. On s'est liés d'amitié, on a beaucoup parlé de son premier manuscrit, je lui ai donné de sages conseils dont elle n'a tenu aucun compte et elle a eu raison. J'aime beaucoup ce qu'elle fait mais j'en suis incapable. En tant que chercheur, je sais écrire, j'ai un style inimitable et je crois qu'on peut rapidement reconnaître quelque chose que j'ai écrit. Mais je suis incapable de passer à la poésie ou à la fiction. Pourquoi, je ne sais pas, mais je sais que je n'en suis pas capable... Peut-être qu'il y a là le même genre d'inhibition qui m'a fait autrefois décider que je ne pouvais pas être philosophe, parce que c'est trop beau, parce que j'admire ça éperdument et que parce que j'admire éperdument, je sais que je ne pourrais pas. Récemment, j'ai relu quelques textes de Flannery O'Connor, des nouvelles et *Wise Blood*. Je suis bien incapable de faire le millième de ce qu'elle réussit à faire en trois phrases ! Vous vous souvenez sans doute de cette nouvelle éponyme de *Everything That Rises Must Converge*, dans laquelle le héros qui déteste sa mère et n'a pas cessé de pester contre elle, se rend compte qu'elle vient d'avoir un AVC et qu'elle s'écroule, et la dernière phrase est admirable : on le voir passer en même temps à l'amour fou pour sa mère et à la culpabilité, et être capable de dire ça en une phrase, c'est une chose que je ne saurais pas faire, mais que j'admire sans limite. Je vais chercher le texte ! [...] La voici : « The tide of darkness seemed to sweep him back to her, postponing from moment to moment his entry into the world of guilt and sorrow ». On va rester sur cette phrase pour la fin!

AUTEURS

SOPHIE VALLAS

Aix-Marseille Université, LERMA EA 853
sophie.vallas@univ-amu.fr

JEAN VIVIÈS

Aix-Marseille Université, LERMA EA 853
jean.vivies@univ-amu.fr